

Le Féminisme aux Distributions des Prix

LA FRANÇAISE

M. Fiolles, inspecteur d'Académie du Lot a fait l'été dernier à Cahors, à la distribution des prix du lycée de jeunes filles un discours curieux, dont nous voudrions citer ici quelques passages qui méritent d'être commentés.

Après avoir parlé de l'enseignement en général, M. Fiolles rappelle que Camille Sée, en créant l'enseignement secondaire féminin, avait surtout pour but de préparer les jeunes filles à une culture désintéressée. Mais depuis dix ans surtout, devant les nécessités de la vie contemporaine, cet enseignement a dû se modifier :

L'enseignement ne pourrait que s'adapter aux exigences de cette situation nouvelle, et c'est pourquoi, dans ces dix dernières années, il a tendu à s'assimiler graduellement à l'enseignement masculin, dans ses programmes, dans ses méthodes, dans ses examens, dans son personnel; il était nécessaire en effet qu'il revêtit de plus en plus le caractère d'une préparation aux métiers, métiers ouverts par le baccalauréat dont la poursuite est devenue, aux dépens de l'ancien diplôme, le but essentiel de notre enseignement féminin. Ces menues transformations de notre appareil pédagogique ne sont que la grande réforme longue universitaire de la grande réforme qui atteint, insensiblement, l'essence même de la femme et qui la transforme peu à peu de compagne en concurrente de l'homme. Le féminisme est la traduction en langue politique de cette même réforme et ce qui fait sa marche irrésistible c'est qu'il est non pas le libre postulat de l'intelligence, mais l'adaptation de l'intelligence à une situation économique elle-même irrésistible.

Les faits sont exacts, ce sont les besoins économiques qui ont brisé la routine et qui ont amené les jeunes filles à faire, les mêmes études que les jeunes gens. Mais pourquoi appeler ces jeunes filles des « rivales »; pourquoi ne pas les considérer en garnarades au même titre que les jeunes gens qui entrent alors seraient également des « rivaux » ? Et pourquoi déclarer que la femme ne sera plus de ce fait « la compagne » ? Ne voyons-nous pas au contraire bien souvent ces soi-disant rivales

mais contrôler l'emploi de son argent, li-bérer l'essor de ses entreprises. A ce moment, le féminisme n'existe pas parce que la femme ne joue aucun rôle particulier dans la production. Que fait la raison dans tout ceci ? Elle donne aux faits le prestige que le sacre donnait aux rois, elle est une sorte d'investiture intérieure.

Voilà un point de vue assez original qui serait peut-être discutable du point de vue de l'Étranger. M. Fiolles s'en rend compte puisqu'il déclare plus loin :

Et si la France paraît en retard dans la voie du féminisme, c'est parce qu'en France la révolution économique n'a pas été aussi rapide qu'ailleurs. Elle est restée jusqu'à la guerre un pays agricole, un pays de fonctionnaires et de juristes, un pays de soldats, c'est-à-dire un pays où la production et l'activité étaient essentiellement masculines. La lente infiltration des femmes dans les métiers d'hommes a correspondu à une lente infiltration du féminisme dans l'esprit public. Mais la guerre est venue, elle a, pour un temps, ouvert toutes les portes à l'initiative féminine et quand elle fut finie beaucoup de ces travailleuses improvisées demeurèrent en place, parce que les besoins de la production étaient accrus et l'appauvrissement généralisé.

Mais les hommes étaient revenus aussi : la place des deux millions de soldats qui avaient, avant l'heure, dormi leur dernier sommeil, fut occupée par les nouvelles classes qui montaient intactes en nombre, et la rivalité commença. L'énergie était pareille. L'homme avait, pour l'emporter, l'aptitude héréditaire, les lois et les usages, et aussi le consentement des générations anciennes. La jeune fille eut pour elle le courage, que certaines ont poussé jusqu'à l'héroïque dédain de leur santé physique; elle eut l'intelligence fine et souple qui lui permit de s'adapter rapidement les méthodes masculines. Elle se mit à l'école de son rival et de son aîné. Car pour rivaliser avec les hommes il a fallu que les femmes leur empruntassent leurs méthodes et leurs armes; c'est le baccalauréat qui tue le diplôme féminin, qui descend dans des corps de femmes, si l'on veut dire pour les mi-

qualités, disais-je, et c'est une chose étonnante que le spectacle de ces jeunes filles et de ces femmes, en qui la féminité se défend au sein du féminisme qui, au retour de l'atelier, du bureau, du laboratoire, savent retrouver le temps d'être filles, d'être épouses, d'être mères, qui adoublaient ainsi, par un sacrifice toujours renouvelé, leur vie en deux vies parallèles, et s'efforcent de concilier celle de la femme d'aujourd'hui, obligée de concourir avec l'homme à l'alimentation du foyer, et celle de la femme éternelle dont la grandeur était de faire tomber sur la destinée mortelle de l'homme un rayon de pureté de tendresse ou d'amour.

Mais, M. l'inspecteur, puisque les femmes sont assez courageuses pour remplir aujourd'hui leur double mission, que leur reprochez-vous ? Vous recommandiez vous-même que celle virilité inquiétante leur permet malgré tout d'être de bonnes mères de famille, et elles seules pourraient se plaindre de cette double vie. Que ne les admirez-vous au lieu de leur jeter la pierre ? Et pourquoi regretter le passé sur lequel on ne revient pas :

L'ancienne conception de son rôle, en l'excluant de certaines fonctions, en ignorant ce que nous appelons le féminisme, honora la féminité : il lui était assés, selon le mot du poète, de régner sur la vie de l'homme tout en vivant dans sa loi. Il n'y avait point de féminisme au temps d'Aspasie, de Cornélie, de la Pompadour, de Madame Roland ou de Madame de Staël, mais ces femmes, bonnes ou mauvaises, exerçèrent sur les hommes et, par suite, sur les événements de leur temps une influence dont aucun Parlement actuel ou même affaibli. C'est que la féminité rayonnait en place du féminisme absent; parfois délicate, qu'elle était parfois pure, bienfaisante ou juste, elle agissait, elle pénétrait le monde de tous les dons du génie féminin. Mais la féminité elle-même, avec sa parure de grâce et son bouchier de coquette, ne peut se définir et s'affirmer que pour autant que la femme poursuit un destin propre, et que les règles masculines ne s'appliquent point à elle, l'entrant dans cette concurrence dont les temps lui font un deuil, elle dépose ses armes héréditaires et emprunte celles que l'homme a forgées, non pour elle, mais pour lui. Elle prépare les concours masculins.

« jeunes personnes languissantes qui échouent » et à toutes « ces fleurs éra-sées par la roue de la vie » nous ne pouvons que leur souhaiter, comme aux jeunes gens mal doués, une famille assez fortunée pour suppléer aux qualités qui leur manquent.

M. Fiolles compare ensuite deux féminismes bien différents : celui qui s'est développé en Russie depuis peu et l'autre, qui règne aux États-Unis :

On fait en ce moment, vers l'Est de l'Europe, l'essai d'un féminisme intégral de type industriel, et la Russie nous a précédés dans cette voie parce qu'elle est sortie de la guerre plus appauvrie que tous les autres et que le féminisme, ainsi que je le disais tout à l'heure, est un expédient de la pauvreté. En Russie, autant et plus qu'ailleurs, il faut, par une production massive et rapidement accrue grâce aux concours des deux sexes, réparer les pertes ou combler les insuffisances léguées par l'ancien régime déficient à la Révolution ensanguinée. Le féminisme russe, quelles que soient les dégradations qu'il réserve à la femme, est durable comme l'élan qui porte le régime, parce qu'il est suscité par la mise en valeur systématique de toutes les forces de la nation. Et, outre-Atlantique, les États-Unis offrent un spectacle pareil : pays industriel dont la formule ne diffère de la formule russe que parce que le capitalisme y est réparti entre quelques grosses maisons principales au lieu d'être concentré directement dans les mains de l'État, pays vaste et neuf comme la Russie, dont les richesses ont besoin de tous les bras pour être extraites et qui fait bon marché du faible qui tombe dans la concurrence des appétits. Sous la double pression de la Russie et de l'Amérique, l'Occident est contraint de marcher dans leur voie. Il hésite et tarde à s'y résigner. Je comprends que toutes les forces morales, familiales, poétiques, que toute la spiritualité de l'Occident se dressent contre un régime où elle sent sa propre déchéance. Mais ces révoltes de la conscience ne peuvent rien contre les nécessités économiques.

Il nous paraît scabreux de comparer au point de vue féminin les États-Unis et la Russie, mais une discussion sur ce sujet nous entraînerait vraiment trop loin. Rappelons-nous plutôt aux conseils fort sages que M. Fiolles donne sur l'éducation des

ble. Les faits sont exacts, ce sont les besoins économiques qui ont brisé la routine et qui ont amené les jeunes filles à faire les mêmes études que les jeunes gens. Mais pourquoi appeler ces jeunes filles des « rivales » ; pourquoi ne pas les considérer en camarades au même titre que les jeunes gens qui entre eux alors seraient également des « rivaux » ? Et pourquoi déclarer que la femme ne sera plus de ce fait « la compagne » ? Ne voyons-nous pas au contraire bien souvent ces soi-disant rivales épouser leur soi-disant rivaux ?

Désirant prouver que l'égalité des sexes est une conséquence de l'économique et non du droit, M. Flollies continue :

« Si le féminisme était une affirmation du droit éternel, pourquoi n'aurait-il pas triomphé des 1789 ? Les hommes de 1789, qui affranchirent politiquement le sexe masculin, avaient le sentiment du droit ; c'est sur le droit qu'ils fondaient l'ordre nouveau et ils sortaient d'une société tellement imprégnée d'influences féminines qu'une injustice commise à l'égard des femmes serait tout à fait inexplicable. Seuls quelques très rares esprits systématiques, comme Condorcet, voulurent étendre aux femmes la majorité politique et la presque totalité de l'opinion, menée par les hommes de loi et les hommes d'affaires confondit les femmes avec les enfants et les mineurs. J'insiste sur 1789, car, à ce moment, on faisait table rase et on avait les mains libres, ni tradition romaine, ni esprit militaire, ni craintes politiques ne venaient, comme elles le firent plus tard, de Napoléon à nos jours, entraver l'esprit réformateur qui demandait seulement à la raison et au droit les fondements d'un ordre nouveau. Mais n'ajons point d'illusions, sur la place réelle de la raison et du droit dans les transformations politiques. Je ne la nie point ; elle est immense ; il s'agit seulement de la bien situer. Le principe des transformations politiques, c'est la désharmonie entre l'appareil gouvernemental et les forces économiques qu'il doit ordonner. En ce sens, c'est l'économique que prime l'idée, et 1789, comme le savait Mirabeau et Barnave, c'est l'avènement politique de la bourgeoisie qui a prêté son argent au roi, qui a investi son argent dans des entreprises d'armement naval, de sucreries ou de filatures et qui entend désor-

pareille. L'homme avait, pour l'emporter, l'aptitude héréditaire, les lois et les usages, et aussi le consensus de ses générations, ancêtres. La jeune fille eut pour elle le courage, que certaines ont poussé jusqu'à l'héroïque dédain de leur santé physique ; elle eut l'intelligence fine et souple qui lui permit de s'adapter rapidement les méthodes masculines. Elle se mit à l'école de son rival et de son aîné. Car pour rivaliser avec les hommes il a fallu que les femmes leur empruntassent leurs méthodes et leurs armes ; c'est le baccalauréat qui tue le diplôme, c'est le génie masculin qui s'impose au génie féminin, qui descend dans des corps de femmes, si l'on peut dire, pour les animer virtuellement. Ainsi entendu comme la virtualisation des méthodes et de l'esprit féminin, le féminisme, chose étrange et paradoxale, est la plus grande conquête que l'homme ait réalisée sur la femme, puisqu'il consiste à la dépouiller partiellement de son génie propre, à la soumettre au niveau que les hommes, dans leur concurrence séculaire, ont dû choisir pour leur effort, leurs peines et leurs joies.

Ici nous ne sommes plus d'accord avec l'honorable inspecteur. Comment peut-il déclarer que la France est seulement de date récente un pays de production économique ? Pense-t-il que le Wyoming, le Kansas, la Norvège qui ont depuis trente ans libéré les femmes avaient une industrie plus florissante que la France ? Et pourquoi nous faire passer pour un pays « de soldats » et de fonctionnaires ? D'autre part, quelles raisons M. Flollies a-t-il de penser que le hachot est « spécifiquement masculin » et que les femmes se sont « virilisées » en le préférant au diplôme qui ne menait à rien !

Enfin pourquoi ne parler de « concurrence » que pour les métiers bourgeois. Jamais personne n'a pensé que la marche de quatre saisons pouvait être une rivalité pour le marchand de chouxi !

C'est qu'en réalité ces durs métiers du commun n'intéressent pas la bourgeoisie qui nous les abandonne volontiers :

Conquête apparente de la femme quand aux hommes dans les fonctions publiques, dans les métiers, dans les travaux de l'éprie, de la force réelle de la féminité qui s'exerce encore, à l'heure où nous sommes, de se défendre et de lutter. Elle lutte par ses qualités et parfois par ses faiblesses, engendrant alors ces types bâtards dont certains romans à scandale n'ont que trop popularisé le nom. Elle lutte aussi par ses

regonnuait en place du français absent ; parfois délicat, ou parfois elle agissait, elle pénétrait le monde et tous les dons du génie féminin. Mais la féminité elle-même, avec sa parure de grâce et son bouchier de coquette, ne peut se définir et s'affirmer que pour autant que la femme poursuit un destin propre, et que les règles masculines ne s'appliquent point à elle. En entrant dans cette concurrence dont les temps lui font un devoir, elle dépose ses armes héréditaires et emprunte celles que l'homme a forgées, non pour elle, mais pour lui. Elle prépare les concours masculins, elle dispute aux hommes leurs plaisirs, elle trompe ou elle tombe, elle n'est plus au-dessus de la mêlée. Elle ne sollicite pas les regards d'autrefois, ces regards, d'ailleurs, de moins en moins venaient à elle, car ils étaient le prix de sa mise en lutte, la rançon de son impuissance légal. Or, on n'a point de regards pour qui concurrencent, on ne cède plus le pas à qui peut vous distancer. La femme d'aujourd'hui emprunte à l'homme plus d'un trait de son costume, de son langage, de ses plaisirs ; l'instinct féminin en elle lutte et se défend contre ces emprunts à l'âme masculine, et je ne nie pas que l'homme, qui voit passer les reflets changeants de ces deux natures sur le même visage, ne puisse pervers. Mais le sociologue se refuse ces curiosités boulevardiriennes. Il apprendre pour beaucoup de femmes le poids d'armes intellectuelles trop lourdes pour leur gracilité. Il s'incline devant les brillantes exceptions dont une cérémonie comme celle-ci va faire applaudir les noms ; mais il se doit de penser aux autres, qu'un destin moins propice a moins robustement dotées ; il songe au sort de celles qui languissent, de celles qui échouent, de celles qui s'épuisent, de toutes ces fleurs éraisées pour la roue de la vie.

Discutons-nous ici de la « féminité » de Mme de Staël en dominant à ce mot de féminité le sens qu'y met M. l'inspecteur ? Quelle féminité oserait aujourd'hui revendiquer les libérés qu'elle prit avec la tradition ?

Quant à Mme de Pompadour, son exemple ne nous paraît pas non plus spécialement heureux pour les jeunes lycéennes de Cahors — nous y allons sûre, M. l'inspecteur, la manipe dont certaines dames obtenaient et obtenaient encore une influence que nous désirons gagner aujourd'hui par nos seules capacités. Quant aux

nouveau presson et au rassé et de marcher que, l'Occident est un contrat de marcher dans leur voie. Il hésite et tarde à s'y résigner. Je comprends que toutes les forces spirituelles de l'Occident se dressent contre un régime où elle sent sa propre déchéance. Mais ces révoltes de la conscience ne peuvent rien contre les nécessités économiques.

Il nous paraît scabreux de comparer au point de vue féminin les Etats-Unis et la Russie, mais une discussion sur ce sujet nous entraînerait vraiment trop loin. Raisons-nous plutôt aux conseils fort sages que M. Flollies donne aux jeunes filles :

J'ai opposé féminisme à féminité : vous pouvez tenter de les concilier dans une synthèse nouvelle, ne rien dépouiller de votre parure héréditaire tout en vous mêlant aux travaux des hommes, vous enrichir en puissance sans rien perdre en pitie, marcher les pieds dans la boue de la lutte, le front levé vers les souffles du ciel, qui de vous ne susciterait à cet idéal, ou plutôt à ce compromis nouveau l'action et le rêve ?

La thèse de l'inspecteur d'Académie du Lot, que nous avons cru devoir présenter, est curieuse. Est-elle exacte ? En vérité, si c'est « l'économique » qui donne droit « au politique » voilà longtemps que nous devrions voter, car ce n'est pas de la guerre seulement que date la soi-disant émancipation des Françaises. Et de l'avoué même des femmes étrangères dans aucun pays du monde les femmes n'ont une place aussi importante qu'en France dans la vie économique. Si les administrations publiques conservatrices et réactionnaires ont lutté et luttent encore pour garder aux hommes leurs privilèges, dans le commerce et l'industrie, voilà beau temps que les femmes se sont imposées. M. l'inspecteur du Lot lira-t-il utilement les chiffres que nous donnait ici Mme Billard à propos des femmes chefs d'entreprise.

En résumé que les uns fassent découvrir le féminisme de l'économique ; que les autres trouvent sa source dans le droit, la conclusion est la même : les Françaises jouent maintenant dans la société un rôle équivalent à celui des hommes et rien ne permet plus de les exclure de la vie politique, ni de l'accession aux fonctions qu'elles sont capables de remplir.

Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore peu importe : mieux vaut s'incliner devant les faits.